
3 1761 05646331 8

MARG YOURCENAR

LE

JARDIN DES CHIMÈRES



Librairie Académique Perrin & Cie.

LE JARDIN DES CHIMÈRES

DU MÊME AUTEUR

En préparation :

Les Dieux ne sont pas morts! Poèmes.

La Belle-au-Bois-dormant. Légende dramatique.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

MARG YOURCENAR

LE

JARDIN DES CHIMÈRES

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1921

A MON PÈRE

ICARE

LÉGENDE DRAMATIQUE

Il mourut poursuivant une haute adventure.
Le ciel fut son désir, la mer sa sépulture.
Est-il plus beau dessein et plus riche tombeau ?

PHILIPPE DESPORTES.

PROLOGUE

Le Mage Dédale et Icare, son fils, ont été enfermés dans le Labyrinthe de Crète par Minos, roi de l'Ile, qui redoute le pouvoir de l'Enchanteur. Un monstre fabuleux, la Chimère, garde la porte qu'il faudrait retrouver et franchir pour retourner dans le monde. Après de longues recherches vaines, Icare, épris du Soleil et voulant échapper à la tristesse du Jardin merveilleux, réussit à dompter la Chimère et lui prend ses ailes pour s'élever jusqu'à l'Astre, tandis que Dédale, fatigué et déçu, meurt dans le Labyrinthe sans avoir pu construire les ailes humaines qu'il rêvait.

Sans écouter les chants des Sirènes, les appels des peuples, les voix des Vents qui lui promettent les trésors et les empires de la terre, Icare continue à monter vers Hélios. Ses ailes s'enflamment. Il tombe, et les Sirènes se lamentent sur la mort du fils de Dédale, et sur l'inutilité de l'espérance et du sacrifice, jusqu'à ce qu'Hélios, apparaissant au milieu d'elles, glorifie l'effort humain, même inutile, vers la lumière et vers la Beauté...

PREMIÈRE PARTIE

LE LABYRINTHE DE CRÈTE

SCÈNE PREMIÈRE

Un sous-bois profond, ténébreux. Sur l'herbe, à travers les feuillages épais, dardent les flèches d'or du soleil, plus aiguës dans cette pénombre fraîche. Au fond, à demi cachée par l'enchevêtrement des branches, on aperçoit une clairière déserte où se dresse une petite statue d'Aphrodite sur une stèle enguirlandée de roses. C'est le matin. L'air est limpide et printanier. Dans le silence, on entend les vibrations confuses de la forêt, et par instants, le son très doux et presque insaisissable de la flûte de Pan.

LA CHANSON LOINTAINE DE PAN

C'est l'heure harmonieuse où la tiédeur s'épand
Sous les rameaux noueux qu'argente la lumière,
Où l'Hadryade écoute, au bord de la clairière,
La flûte lointaine de Pan.

Tout se tait... La forêt s'alanguit et respire.
Dans l'air tremble l'écho d'une chanson d'oiseaux;
Syrinx abandonnant son ténébreux empire
S'endort au milieu des roseaux.

C'est l'heure où le lézard allongé dans les herbes
Chauffe au soleil son corps chatoyant et frileux;
Où le lièvre en passant fait onduler les gerbes;
Où les mornes glaciers sont bleus.

C'est le matin... Joyeux, les papillons s'éveillent;
Leur poids fait défaillir les calices ouverts.
L'ombre s'emplit d'un frais bourdonnement d'abeilles,
Pan rit au fond des halliers verts.

Mon souffle est l'âme de la Terre.
La forêt tressaille à ma voix.
Je suis la fraîcheur, le mystère,
L'haleine paisible des bois.

Mon chant est l'âme du silence,
Le frémissement des roseaux,
C'est lui qu'imitent les oiseaux
Sur la branche qui se balance...

Mon chant est celui du frelon,
Et de la cigale cachée.
Son écho fait, dans le vallon,
Trembler la source effarouchée.

Mon chant est celui de l'été,
Mon chant est celui de la sève.
Je suis Pan, le désir, le rêve,
L'oubli, l'amour et la gaîté.

La mélodie du chant divin s'éloigne. On entend encore :

Et sur l'herbe fleurie où l'ombre et la lumière
Dansent au bord de l'eau qui murmure et s'épand,
Écoute ! Écoute ! Au fond de la clairière,
Le rire insoucieux de Pan !

Depuis quelques instants déjà, dans la clairière pleine d'ombre, trois Nymphes sont apparues. Leur groupe enlacé s'est approché silencieusement de la statue d'Aphrodite. Elles s'arrêtent. Leurs voiles légers ont la transparence bleuâtre des brumes matinales, et semblent, comme celles-ci, frémir dans la lumière qui les pénètre et qui s'y joue. Avec des gestes calmes, d'une harmonie presque musicale, les Nymphes couronnent de guirlandes nouvelles le front souriant de Kypris, déesse de la jeunesse, de

l'amour et du printemps. Agenouillées, elles fleurissent de nouvelles fleurs son piédestal moussu. D'un étroit trépied monte la fumée du sacrifice agreste d'herbes et de racines parfumées.

EUCHARIS.

O toi dont la beauté resplendit et rayonne,
O toi qui fais sourire, ô toi qui fais germer,
Pour tes cheveux dorés reçois cette couronne.

EARINA.

Et vois l'encens, la myrrhe et les herbes fumer
Vers ton front lumineux que leur nimbe environne,
Et la flamme qui brille et va les consumer.

EUCHARIS.

Viens! Descends te mêler à nos jeux, à nos danses,
Et qu'Eros rejetant le carquois et les traits
Dirige de la voix nos rapides cadences.

EARINA.

Viens ! Les fleurs sous tes pas naîtront dans les forêts,
Les grands arbres ploieront sous leurs rameaux plus denses
Les fruits seront plus doux et les ruisseaux plus frais.

EUCHARIS.

Nous te devons les monts où bondissent les chèvres,
Et l'effleur caressant du Songe aux ailes d'or,
Et le vol des chansons se posant sur nos lèvres.

EARINA.

Nous te devons l'amour, le frémissant essor
De l'espoir qui fait fuir les terreurs et les fièvres,
Les sourires joyeux et les baisers du Sort.

EUCHARIS.

Nous t'aimons... Que serait, sans toi, le Labyrinthe?
Les roses, les vergers et leur fleuve enchanté?
La mousse où nos pieds nus laissent leur fraîche empreinte?

EARINA.

Et le morne univers par l'ombre épouvanté,
Malgré l'antique Nuit, oublie enfin sa crainte
Quand apparaît ton astre, ô blonde Aphrodité !

Les Nymphes se taisent. Au loin frémit toujours la mélodie indistincte des flûtes de Pan, qui, par moments, semble se rapprocher. La flamme légère met son reflet rose sur le visage de Kypris, immobile et souriante comme les trois sœurs inclinées. Seule, Rhodéia, qui n'a point encore parlé, se retourne avec une sorte d'inquiétude vers la partie la plus obscure du bois, attentive au bruissement des feuilles et au murmure léger du vent entre les branches.

RHODEIA

C'est lui !

(Icare apparaît dans la zone de l'ombre, et s'arrête, les yeux éblouis. Ses vêtements couverts de poussière sont presque en lambeaux. Il regarde fixement devant lui, en parlant avec une agitation fébrile.)

ICARE

Je l'ai perdue ! Au fond de la clairière,
Je croyais voir frémir ses ailes de lumière,

Je croyais voir briller ses grands yeux tentateurs!
Nymphes! L'avez-vous vue? Errant, sur les hauteurs,
Dans les halliers, la nuit, seul, égaré par l'ombre,
Attiré par ses yeux au rayonnement sombre,
Je l'ai cherchée en vain!

RHODEIA

Et tu cherches toujours?

ICARE, *regardant autour de lui.*

Je la croyais ici...

RHODEIA

Repose-toi! Tes jours
S'écouleraient heureux si tu le voulais être!

ICARE.

N'avez-vous donc rien vu s'enfuir et disparaître?

EUCHARIS.

Je n'ai rien vu. L'aurore éblouissait mes yeux.

ICARE.

L'aurore est sans couleur et sans flamme en ces lieux.

Se tournant vers Earina.

Et toi?

RHODEIA.

Pourquoi chercher un mirage éphémère?

EARINA, *à Icare.*

Je ne sais pas. Les dieux ne voient pas la Chimère.

ICARE, *suivant des yeux une vision lointaine.*

Il sera plus qu'un dieu, son vainqueur!

RHODEIA.

Oh! Ta main
Saigne! Tu t'es blessé?

ICARE, *voulant s'élancer.*

Là-bas, sur le chemin,
La vois-tu resplendir, la Bête insaisissable?
Laisse-moi!

RHODEIA, *le retenant.*

C'est le jeu du soleil sur le sable!

ICARE.

Oh! La saisir enfin!

Il disparaît dans la zone de l'ombre. Le bruit de ses pas s'éloigne, étouffé par la mousse. On entend le froissement des branches qu'écartent violemment ses mains, puis tout se tait, et le silence s'emplit de nouveau de l'éternelle mélodie du dieu Pan.

LA VOIX DE PAN.

La forêt tressaille à ma voix.
Mon souffle est l'âme de la Terre.
Je suis la fraîcheur, le mystère,
L'haleine paisible des bois.

Mon chant est l'âme du silence...

Mais tandis qu'Earina et Eucharis, curieuses, suivent encore des yeux Icare qui s'est élancé à travers la broussaille, Rhodéia s'est rapprochée de la statue d'Aphrodite. Câlinement, comme on fait à une personne très chère, elle entoure de ses bras le cou de la déesse, et, se haussant vers elle, lui parle presque à voix basse, avec l'intonation chantante et tendre des enfants qui supplient.

RHODEIA.

Kypris Aphrodita!

LA VOIX DE PAN, *au loin*.

Mon chant est celui de la sève,
Mon chant est celui de l'été.

Je suis Pan, le désir, le rêve,
L'oubli...

RHODEIA.

Maîtresse à qui jamais l'Amour ne résista!
O Mère des Eros, ne me sois pas cruelle!
O toi qui fais sourire! O toi qui fais fleurir,
Regarde! Je suis jeune, et si blonde, et si belle...
Écoute! Un cœur de Nymphe est-il fait pour souffrir?
Je l'aurais tant aimé!... Chaque matin je tresse
Une guirlande fraîche et je viens t'implorer.
Tu ne peux pas vouloir que j'apprenne à pleurer!
O toi qu'on dit si douce, exauce-moi, Déesse!

On entend de nouveau bondir le Dieu aux pieds de chèvre. Rhodéia tourne la tête. Le rire moqueur de Pan interrompt la prière de la Nymphe prête à fuir.

LA VOIX DE PAN, *très proche.*

Mon chant est celui de l'été.
Mon chant est celui de la sève.

Je suis Pan, le désir, le rêve,
L'oubli, l'amour et la gaîté.

Et sur l'herbe fleurie où l'ombre et la lumière
Dansent au bord de l'eau qui murmure et s'épand,
Écoute ! Écoute ! Au fond de la clairière,
Le rire insoucieux de Pan !

SCÈNE II

Une autre partie de la forêt. Il y fait toujours obscur, car les branches des oliviers et des sycomores s'entrelacent inextricablement à peu de hauteur du sol. La végétation souple du lierre, la végétation sculpturale de l'acanthe, s'enroulent aux vieux troncs convulsés. On entend sourdre l'eau d'une fontaine qui se divise en mille ruisseaux et s'éparpille sur les pentes du terrain. Quoiqu'on ne puisse voir le ciel, on devine que la journée est à son milieu, car les feuilles supérieures des oliviers sont argentées par le soleil.

ICARE.

Il est seul, agenouillé devant la source qu'il regarde en écartant des mains les hautes herbes. Toute sa personne exprime une grande lassitude. Il parle à mi-voix, avec une volubilité étrange et harmonieuse, interrompue par de longs intervalles de silence, comme dans un léger délire.

Toujours!... J'ai soif, ma lèvre se déssèche,
Et je ne connais que cette eau!...

En vain je cherche un flot limpide, une onde fraîche,
Je ne les trouve pas ! Et j'entendrai bientôt
Si je m'arrête,
Ou l'appel d'une Nymphe, ou la chanson d'un dieu...
Ou, sans bruit, passant en ce lieu,
Pan, qui déjà m'épie au fond de sa retraite,
Viendra pour se mirer ou pour boire à son tour,
Ou bien l'Amour...
Il viendra cueillir l'herbe amère...
Des fleurs s'ouvriront sous ses pas...
Mais à quoi bon rester ? Je sais que la Chimère
Ne viendra pas...
Oh ! Parcourir un jour les routes de la terre !
Fuir ce Labyrinthe habité
Par le mystère !
Et pauvre, ignoré, solitaire,
Boire à ta source pure, ô froide Vérité !
Voir Hélios, enfin ! Vivre son rêve,
Oublier la forêt, oublier l'Aegipan,
Les arbres d'où le nard s'écoule et se répand
Comme une sève,
Et les ruisseaux de miel coulant au fond des bois !...

Ne plus devoir baisser la voix
Par crainte d'éveiller la Nymphe ou le Satyre
Qui nous raille parfois
Et parfois nous attire...
Et, libre, aller par de nouveaux chemins
Sous le joyeux Soleil!... Pouvoir plonger les mains
Dans l'eau glacée
Et boire! Et sentir sa pensée
Se dissoudre enfin dans cette eau!...
Mais j'ai soif et la source est chaude...
Je ne puis m'échapper! Et j'entendrai bientôt
Frôlant ces mousses d'émeraude
Où des fleurs s'ouvrent sous ses pas,
L'Amour qui vient cueillir et tresser l'herbe amère...
Mais à quoi bon rester? Je sais que la Chimère
Ne viendra pas...

SCÈNE III

Le Labyrinthe. L'entrée d'un palais archaïque un peu semblable à un temple. Fronton triangulaire soutenu par six colonnes doriques. Porte de bronze aux étranges bas-reliefs vers laquelle monte un grand escalier de marbre blanc. Le cercle étroit de la forêt ferme de toutes parts l'horizon. Il y a là des chênes, des cyprès et des cèdres. Sur ce fond sombre, les métopes du fronton dessinent plus nettement leurs lignes multicolores. Le jour s'endort dans un ciel pâlement bleu.

Icare est assis sur la marche la plus basse de l'escalier et s'adosse au socle d'une statue athlétique d'Hélios, pareille à celle que sculpta plus tard Kanakhos de Sicyone. Il tient entre les mains un papyrus déroulé qu'il ne lit pas. Dédale, entièrement drapé dans une robe noire à larges manches brodées d'hiéroglyphes, est debout, appuyé contre une colonne. Il paraît très vieux et sa barbe est très blanche. Le père et le fils sont tous deux immobiles. Dédale médite, Icare rêve. Les plis du manteau que porte celui-ci semblent continuer les belles lignes du marbre, et la tristesse de l'enfant est sœur du calme sourire d'Apollon.

ICARE, *tournant légèrement la tête vers Dédale avec une sorte d'hésitation.*

Père, te souviens-tu ?

DÉDALE.

Que voudrais-tu savoir ?

ICARE, *s'enhardissant peu à peu.*

Lorsque j'étais enfant, et triste de nous voir
Enfermés pour toujours au fond du Labyrinthe,
Je me tournais vers toi, — j'étais rempli de crainte,
J'avais peur de me perdre au détour du chemin,
Et ne voulais marcher que guidé par ta main.
Et tu me rassurais... Nous nous sentions très proches..
Nous allions dans les bois, nous gravissions les roches,
Les récifs écumants aux farouches hauteurs ;
Tu regardais passer les oiseaux migrateurs,
Tu disais qu'on pourrait, sans tenter l'impossible,
Sans chercher à dompter la Bête inaccessible,

S'élancer, libre enfin, plus baut que la prison,
Pareil aux alcyons fuyant à l'horizon...
Et pour nous évader, tu construisais des ailes...
Père, te souviens-tu?

DÉDALE.

Je ne crois plus en elles.

ICARE.

C'est que, vois-tu, j'ai tant cherché,
J'ai tant marché
Vers son repaire,
Sans jamais m'en être approché,
Que maintenant je désespère
D'atteindre la Chimère au sourire moqueur
Qu'il te fallait dompter, ô Père!
Et de jamais l'étreindre, et d'être son vainqueur...
— Car les Chimères ont des ailes,
Et lorsqu'on tend les bras pour s'élancer vers elles,

On les voit disparaître à l'horizon lointain,
Dans l'or lumineux du matin,
Dans l'or sanglant du crépuscule,
Et l'on recule
Épouvanté...

DÉDALE.

Tu cherches la Chimère et non la Vérité.
Tu ne peux la saisir, mais elle n'a pas d'ailes.

ICARE, *secouant la tête.*

Non ! Tu ne le sais pas !... Mais leurs couleurs sont telles
Que son passage laisse un reflet de clarté,
Un reflet d'étoile ou d'aurore...
La pourpre du ciel les colore,
Mais l'Homme ne les voit qu'au moment de tomber,
Quand ses pieds saignent sur la route...
Celui qui doute
Et celui qui va succomber
Sentent, en les voyant, l'espérance renaître,

Comme renaît la fleur aux souffles des matins
Lorsqu'Hélios va reparaître.

Son regard se tourne vers la statue d'Apollon, dieu de la Lumière.

DÉDALE.

Parce que je suis Mage et qu'on me dit le maître
Des effrayants secrets que gardent les Destins,
Tu crois que je n'ai pas, sur les sommets lointains,
Vu jadis, comme toi, flamboyer la Chimère ?
Vision persistante ou mirage éphémère,
Elle se montre à tous et chacun doit la voir.
Je l'ai vue. Et longtemps, jeune, j'ai cru pouvoir
A force de marcher la saisir et l'étreindre.
Mais lorsque j'eus compris que je devais la craindre,
Que la Vierge vers qui j'avais tendu les mains
N'était qu'un monstre horrible et cruel aux humains,
J'ai souhaité, plus tard, d'en délivrer le monde.
Soutenu par l'orgueil de ma gloire inféconde,
Je voulais à sa flamme opposer la clarté.
J'ai travaillé longtemps, et, longtemps, j'ai lutté.

J'ai visité l'Égypte et dormi sur le sable ;
Chercheur de l'Invisible et de l'Inconnaissable,
En vain j'ai supplié le Sphinx aux yeux profonds.
Sur l'immense Océan où soufflent les typhons,
J'ai navigué vers l'Inde aux déités sans nombre.
J'ai connu la Scythie où le ciel toujours sombre
Ne s'éclaire jamais des rayons du soleil ;
L'heureuse Taprobane, et le temple vermeil
Où vont prier, la nuit, les prêtres de Chaldée.
Et jamais la Réponse en tous lieux demandée
Ne put me satisfaire ou ne put me calmer.
On voyait à mes pieds les morts se ranimer,
De mes Dieux inconnus j'ai sculpté les images,
L'Orient m'accueillit au nombre de ses Mages,
Les rois accomplissaient, soumis, ma volonté.
Mais moi, toujours rêveur et toujours tourmenté
Par l'antique Chimère, hélas, inaccessible,
Je dus comprendre enfin qu'il était impossible
De libérer le monde à jamais asservi.
J'abandonnais ce but si longtemps poursuivi
Comme les autres buts que je croyais atteindre ;
Et c'est pourquoi Minos, fatigué de me craindre,

Quand il nous enferma dans ce jardin obscur,
Au milieu des rochers et des cimes d'azur
Plaça, pour nous garder, la trompeuse Immortelle
Qu'on cherche sans pouvoir jamais s'emparer d'elle,
Sans pouvoir la dompter, l'étreindre, la toucher,
Et que moi, — le Vainqueur, — je ne pus approcher.

ICARE.

Et tu t'es résigné ! Tu travailles, tu rêves,
Dans ce palais bâti par toi...
Et tu regardes sans effroi,
A cette heure imprécise où les ombres s'élèvent
Au fond du jardin enchanté,
De vagues dieux danser et danser les Bacchantes...
L'obscurité,
Les sous-bois noirs où les acanthes
Et les vignes aux raisins d'or
Font trembler sur le sol des reflets d'améthyste,
Où chaque parole persiste
En un écho plus doux qui se prolonge encor,
Où la brise s'endort

Sans effleurer les branches,
Rien ne te fait frémir... Tu souris, tu te penches
Sur les papyrus déroulés...
Te souviens-tu pourtant? Dix ans sont écoulés
Sans que nous ayons vu les beaux fleuves hellènes,
Et les blanches cités s'allongeant dans les plaines
Riches en blés,
Et les hommes, et tout l'univers que j'ignore
Et que j'ignorerai toujours...
Et les ans passeront encore,
Mois après mois, jours après jours,
Ainsi, toujours...

DÉDALE.

La méditation vaut mieux que la puissance.

ICARE.

Mais ce n'est pas la gloire et ce n'est pas l'absence
De trésors amassés,
Ni l'ennui, ni la solitude,

Ni l'évocation des triomphes passés,
La multitude
Criant ton nom
Ou se taisant, brusquement, quand tu passes,
Que je regrette... Non...
Mais la liberté, les espaces
Terrestres et marins où le vent fait ployer
Les arbres et les voiles
Dans l'air qu'un Dieu fait flamboyer !...
C'est l'ouragan qui fait palpiter les étoiles
Au fond des cieux,
Et qui fait s'effeuiller les roses...
Dans ce jardin silencieux
Que des ruisseaux cachés arrosent,
Les fleurs ne s'effeuillent jamais !...
Ne souris pas !... Sur les sommets
Les neiges restent toujours blanches,
Et le glacier toujours pareil...
Dans l'enchevètrement des branches
Les rayons du soleil
Ne se glissent qu'à peine...
Regarde !... Et c'est déjà le soir !...

Père, ne souris pas!... Je voudrais tant Le voir
Répandre sa lumière orgueilleuse et sereine
Sur ce Labyrinthe enchanté...

DÉDALE.

Comme l'ambition l'amour est un mensonge.
Et le Sage oublié qui médite et qui songe
Ne peut rien sur la foule et rien dans la cité.
Mais, comme une Chimère, il voit la Vérité
Pâlir à son approche et bientôt disparaître.
J'ai vécu, libre, jeune, enivré, croyant être
Semble à ce Titan qui triompha du Sort.
J'espérais vaincre un jour le malheur et la mort.
Mais le triomphe ment et déçoit notre attente ;
La sagesse est trompeuse et la gloire hésitante,
Les hommes sont mauvais et ne sont pas heureux,
Et s'il te fallait vivre et souffrir avec eux
Tu verrais se faner tes espoirs éphémères,
Et tu regretterais le Jardin des Chimères.

ICARE, *avec une obstination triste.*

Non, car le ciel est noir et l'air est étouffant.

DÉDALE.

Je suis déjà très vieux et tu n'es qu'un enfant.
Mais tout ressemble à tout. Nos âges sont semblables
Devant les Inconnus sereins et formidables
Que notre geste effleure et qu'on ne peut pas voir.
Tout ignorer est presque égal à tout savoir,
Car le savoir s'éteint dans la cendre des doutes.
Ainsi, j'ai vu toujours, — et sur toutes mes routes,
Passant avec le même inexprimable ennui
Sous un ciel qu'obscurcit, toujours, la même nuit,
La science rêver au bord du même abîme,
La beauté sœur du mal, l'amour frère du crime.
Et tu veux t'échapper? Tu souffrirais aussi.
Les jours après les jours, en tous lieux comme ici,
T'offriraient en passant leur couronne ou leurs ronces;
Les mêmes questions et les mêmes réponses
Obséderaient encor tous les rêves humains,
Car les mêmes rochers ferment tous les chemins.
Ici, du moins, on est plus près du grand Mystère,
Et l'homme le plus sage est le plus solitaire.

ICARE, *avec une angoisse soudaine.*

Pourquoi, si tout est sombre, est-il donc radieux,
Lui, le riant Soleil adoré par la Terre ?
Ne peut-il rien pour nous ? Ne crois-tu pas aux Dieux ?

DÉDALE.

La méditation vaut mieux que la prière.

Un long silence. Dédale a repris son immobilité hautaine. Le crépuscule en tombant revêt toutes les choses d'un voile qui les rend différentes et les fait paraître plus lointaines. Avec un geste d'infinie lassitude et de confiance infinie, Icare a posé la tête sur le socle de la statue, comme pour s'endormir. La divine sérénité du dieu olympien semble envelopper l'enfant dont la voix résonne avec une altération profonde dans l'air vibrant du soir.

ICARE.

Hélios ! Hélios ! Prends-moi dans Ta Lumière !...

SCÈNE IV

Le verger des Bacchantes. — Il fait nuit, une nuit profonde, étouffante, dans laquelle resplendissent les fruits magiques des arbres enchantés et les étranges fleurs parsemant l'herbe noire. A gauche, une rivière coule à travers les bois.

On entrevoit vaguement, dans l'obscurité, les masses plus sombres des arbres qui se lèvent çà et là, sous un ciel sans étoiles. — Derrière eux, à l'horizon, une ligne phosphorescente brille indistinctement par instants. C'est la Mer de Crète qui, tout à l'heure, à l'aube, sera d'or sous les premiers rayons du soleil.

Dans le verger tout est silence. — Du fond des bois arrivent cependant des murmures étouffés, un bruit de pas, de frôlements, et l'on devine à travers les troncs les formes blanches des Nymphes et des Génies aux ailes de papillon, qui s'approchent, glissent et s'enfuient.

Plus près du fleuve, les trois sœurs Earina, Eucharis et Rhodéia sont debout, immobiles, et s'inclinent vers Icare endormi.

RHODEIA

Elle parle à voix basse, en se tournant à demi vers ses sœurs, un doigt posé sur les lèvres, dans une attitude de grâce inquiète.

Non ! Non ! N'approchez pas, car vous êtes trop belles,
Vous pourriez l'éblouir du reflet de vos ailes,
Vous pourriez l'enivrer du son de votre voix...
Non ! Ne le troublez pas ! Il est bien. Je le vois
Souriant aux baisers invisibles des Songes,
Des Esprits de pitié, des radieux Mensonges
Qui bercent les dormeurs au seuil de l'Inconnu.
Non ! Ne le troublez pas, mes sœurs ! Il est venu
Parce qu'il était las, enfin, de sa souffrance,
Qu'il voudrait que l'oubli remplaçât l'espérance,
Parce que le doux bruit de ce fleuve enchanté
Apaise la douleur dont l'homme est tourmenté,
Parce qu'on dort en paix dans ce lieu de délices
Où les fleurs de la nuit entr'ouvrant leurs calices
Font trembler des lueurs dans l'air opaque et noir.
Non ! Ne vous penchez pas, en riant, pour le voir !
Vous le réveilleriez, il aurait peur sans doute...
Il dort profondément. On croirait qu'il écoute

Parler avec mystère un divin Messager.

S'agenouillant.

Éloignez-vous. Je reste ici, dans ce verger,
Pour veiller près de lui. Le ciel est encor sombre.
Les Bacchantes pourraient venir chanter dans l'ombre.
Leurs voix le troubleraient dans son calme sommeil.
Mais moi, je veux ici sourire à son réveil,
L'adoucir au rappel d'une chanson lointaine...
Peut-être craindrait-il votre beauté hautaine,
Et vous le feriez fuir, mes sœurs aux cheveux d'or!
Je reste. Laissez-nous. Allez,
Je l'aime encor
Et ma voix dans la nuit sera moins incertaine.

Pendant qu'elle parle, Earina et Eucharis s'éloignent. Tout redevient silence et la nuit semble plus profonde, n'étant plus éclairée par la blancheur de leurs voiles.

RHODEIA, *restée seule et toujours agenouillée, chante à voix basse, monotone et lente :*

J'ai tissé mon voile de fleurs,
De fils aux changeantes couleurs,

De rayons errants, de pâleurs,
D'étoiles.
J'ai brodé d'un or presque éteint,
D'un reflet de lune argentin,
D'un azur de mer incertain
Mes toiles.

J'ai chanté la chanson des eaux,
Celle du vent dans les roseaux,
Et celle qu'inspire aux oiseaux
L'aurore.
J'ai rêvé des songes divins,
Des fantômes charmants et vains
Que la pourpre des soirs sylvains
Colore.

Et j'aimais tout ce qui s'enfuit :
Les parfums vagues de la nuit,
La clarté tremblante qui luit
Dans l'ombre,
La fragile blancheur des lys,
Les pétales si tôt pâlis

Des larges roses aux replis
Sans nombre.

J'ai vu s'éteindre bien des jours,
J'ai vu mourir bien des amours,
J'attends, et je chante toujours,
Sans trêve.
J'attends, j'attends sans me lasser,
Car j'espère qu'il doit passer.
J'attends, car j'espère embrasser
Mon rêve...

ICARE, *se réveillant avec un cri.*

Où suis-je? Qui chantait?

RHODEIA.

C'est moi. Réveille-toi!
Ne me regarde pas avec ces yeux d'effroi!
C'est moi pour qui jadis tu tressais des guirlandes.
Souviens-toi! Tu dansais avec nous sur les landes,
Et je chantais pour toi dans les sous-bois épais...

Mes chansons te donnaient cette ineffable paix
Que les hommes n'ont pas, mais que gardent les choses.
Et c'est pour moi jadis que tu cueillais les roses
Que le souffle du soir endormait sur ces bords...
Souviens-toi ! Souviens-toi !

ICARE, *tristement.*

J'étais enfant alors.

RHODEIA.

Toujours et malgré tout tu cherches la Chimère.

ICARE, *avec une émotion qui fait trembler sa voix.*

Non ! j'ai vu s'effacer ce beau rêve éphémère !
Je ne la cherche plus ! Je suis las. A quoi bon
Quitter ce Labyrinthe, insensé vagabond?...
Et, s'Il n'existe pas, à quoi bon la lumière?

RHODEIA.

De qui veux-tu parler, Icare ?

ICARE

La première
Je t'aimais, disais-tu? Non, je n'aimais que Lui!
Dans ce jardin magique où nul rayon ne luit,
Comment ne pas aimer la ferveur de l'aurore,
La gaieté d'Hélios? Je n'espérais encore
Qu'en sa pitié, qu'en Lui, pour enfin m'échapper...
Mais s'Il n'existe pas! Si l'amour peut tromper!
Si quand je l'écoutais, je n'écoutais qu'un songe,
Qu'importe que la nuit s'arrête et se prolonge
Sur ce morne jardin où je resterai seul,
Et l'azur flamboyant n'est plus que son linceul!

Ah! Qu'importe que l'aube étincelle et rayonne,
Si ces rayons divins ne sont pas Sa couronne,
Si le soleil n'était qu'un globe incandescent,
Si ce n'est pas Son char qui soulève en passant
La poussière olympique et sombre de la nue?
Pourquoi désirer voir Sa splendeur inconnue?
A quoi bon désirer contempler d'autres cieux?
Je reste. Ombrage-moi, jardin silencieux!

Porte, sois toujours close! Éloigne-toi, Chimère!
Je ne chercherai plus la jouissance amère
D'escalader les monts aux fabuleux sommets
Pour voir de loin le monde où je n'irai jamais!
Je reste. J'oublierai la beauté de la Terre,
Et je me sentirai repris par le mystère
De l'antique forêt à qui j'ai résisté.
J'oublierai Sa douceur, j'oublierai Sa clarté,
Je ferai comme ont fait les heureux et les sages,
Et quand, dans le jardin aux multiples passages
Où depuis ces dix ans je n'ai cessé d'errer,
Un rayon de soleil, venant à s'égarer,
Caressera la mousse ou frappera les pierres,
Je saurai m'éloigner en fermant les paupières!
Rhodéia! Rhodéia!

Avec un élan désespéré vers elle.

Tu vois, je me souviens!
Je ne crois plus en Lui! Je viens vers toi, je viens
Afin de l'oublier, de l'ignorer, d'entendre
La limpide douceur de ta voix fraîche et tendre
Qui doit me consoler et qui doit m'apaiser...

Je veux dormir sans rêve — enfin, — sous ton baiser !
Non ! Ne me parle pas !...

Il l'enlace. Un très long silence dans lequel éclatent brusquement des appels jetés par des voix sonores et vibrantes venant du plus profond de la forêt, puis le rythme d'un chant qu'affaiblit la distance.

CHŒUR DES BACCHANTES

Dieu des vergers secrets et des chaudes ténèbres,
Époux triomphant, Roi vainqueur,
Bakkhos célébré par le chœur
Avec des cris de joie et des hymnes funèbres !

Évohé ! Cueillons les fruits d'or !
Iô ! Bacchantes !
Tressons le lierre et les acanthes !
Le soleil sur la mer ne brille point encor !

Dieu des monts, des antres sauvages,
Des flots sonores, des rivages,
Des bois que tes courses ravagent,
Où vibrent tes chants effrénés,

Dompteur des monstres enchaînés,
Ami des humains prosternés!

Les voix se rapprochent peu à peu. Entre les arbres passent et repassent les chœurs dansants des Bacchantes dont les beaux corps nus resplendissent dans l'ombre qui paraît s'épaissir. Leur chant résonne, insinuant et rapide, dans le frémissement des herbes foulées et des branches agitées.

Toi qui la nuit parcours les cimes solitaires!
O suprême Initiateur
Des sombres voluptés et des divins mystères,
Fils de Celui qui tonne, au loin sur la hauteur...
Orgiaque Evios traîné par des panthères,
Morne Libérateur!

Toi qui des champs d'Hellas aux champs lointains du Gange
Abreuvas les mortels du suc de la vendange,
Qui vas, rapide et bondissant
Parmi les hurlements immenses des Bacchantes,
Qui fais jaillir la source et fleurir les acanthes,
Dieu régénérateur, Iackkos dont le sang
Réchauffe la nature, y circule et ruisselle
Comme un fleuve sacré de joie universelle!...

O toujours mis à mort et toujours renaissant!

VOIX LOINTAINES, *se perdant dans la nuit.*

Dionysos!...

ICARE.

Entends-tu les Bacchantes?

RHODEIA.

Non! Non! N'écoute pas leurs chansons éloquentes
Célébrer la fureur, l'ivresse et le danger!
Ne les regarde pas traverser le verger!
Laisse-les s'éloigner!

ICARE.

Quand sourira l'aurore?

RHODEIA *se soulevant à demi et regardant vers la mer.*

Le ciel est encor noir et la mer sombre encore.

VOIX LOINTAINES.

Iô! chantons l'immense et fauve obscurité!...

LE CHŒUR DES BACCHANTES.

Passant et repassant entre les arbres, dans une ronde de plus en plus frénétique.

Toi qui recherches l'ombre et les fraîches retraites
Pour mieux préserver ta beauté,
O séducteur d'Aphrodité,
Dieu des rêves obscurs et des amours secrètes.

Evohé! Cueillons les fruits d'or!
Iô! Bacchantes!
Tressons le lierre et les acanthes!
Le soleil sur la mer ne brille point encor!

Le jardin s'emplit d'indécises lueurs et de phosphorescences étranges. Les fruits enchantés resplendissent plus ardents sur les arbres plus sombres. On entend le gémissement des branches, le grondement sourd du fleuve qui se confondent avec le bruit des thyrses et des cymbales entrechoqués pour amplifier la formidable rumeur orgiaque. Tout le verger semble ivre d'une vie exaspérée, convulsive, qui prête aux formes

végétales la vague apparence d'êtres maléfiques. La ronde des Bacchantes se déroule toujours entre les troncs fleuris.

Dieu des sortilèges, des charmes,
O toi qui calmes les alarmes,
Qu'Ariane, à travers ses larmes,
Vit, un soir, sur le sable ardent,
Marcher vers elle en lui tendant
Les perles du ciel d'Occident!

Toi qui fais oublier la détresse passée,
Les espoirs à jamais perdus...
Toi dont le chant berceur assoupit la pensée,
Qui, debout sur le seuil des Jardins défendus,
Appelles au repos ceux dont l'âme est lassée
Des chemins trop ardus...

Époux de Perséphone aux royaumes funèbres
Où les Ombres des morts pleurant dans les ténèbres
Se souviennent du firmament...
Roi de tout ce qui fut, de tout ce qui doit être,
O toi qui fais mourir, qui meurs et qui fais naître,
Dominateur du monde, impitoyable amant

Qui, dans le tourbillon des vaines apparences,
Conduis par le désir, l'ivresse et les souffrances
A l'ineffable et morne anéantissement...

VOIX LOINTAINES.

Evohé ! Dionys !

ICARE.

Quand sourira l'aurore?

RHODEIA.

Les Bacchantes s'en vont. L'orient se colore.
Déjà dans le lointain leur hymne s'affaiblit.

ICARE, *d'une voix hésitante.*

Quand viendra le Soleil?

RHODEIA, *le désenlaçant et s'écartant lentement.*

Et tu parlais d'oubli!...

ICARE, *à genoux, le visage tourné vers l'Orient.*

C'est l'heure ! Tout le ciel s'enflamme !
Rapide, la clarté grandit !
C'est l'heure ! Il monte, il brille, il resplendit
Sur l'Univers qui le réclame
En s'éveillant avec effroi
Des songes malfaisants et des fièvres nocturnes...
Les Bacchantes ont fui, Hélios, devant toi !
Les bois sont de nouveau calmes et taciturnes,
La rougeur du lointain s'accroît...
Je t'adore, clarté du premier crépuscule !...
Et quand l'immense Nuit, en pâlissant, recule
Là-bas, à l'horizon,
— Malgré les arbres noirs de ma sombre prison,
Quand debout dans l'air qui flamboie,
Je te revois monter, Soleil !
Je sens comme l'aurore au firmament vermeil
Mon cœur s'illuminer de joie !

Il se lève.

Hélios ! Hélios !
Le plus jeune des dieux et le plus admirable !
Déjà les flots
Reflètent en tremblant ton sourire innombrable...
Déjà la mer apaise ses sanglots...
La terreur m'abandonne,
Et la fièvre se calme en mes veines...

Mais le brusque rappel d'un souvenir le fait tressaillir. Etendant les bras vers l'astre dont les rayons brillent à travers les branches et font pâlir l'or des fruits enchantés, il s'adresse à lui dans un élan de ferveur douloureuse.

Pardonne !
J'ai douté ! J'ai faibli !
J'ai souhaité la paix ! J'ai souhaité l'oubli !
La nuit m'avait dompté, ta clarté me délivre !
— La nuit a duré si longtemps !...
Hélios ! Hélios ! Tu me vois ! Tu m'entends !
Je t'appelle, et mon âme est ivre !...
Je sais que tu souris, je sais que tu m'attends,
Et la nuit désormais peut me couvrir, m'étreindre,
Je ne dois plus la craindre
Ni lui céder, jamais !...

Oh ! Je voudrais monter vers les derniers sommets,
M'élancer, oublier mon délire éphémère,
Et dans un ciel plus clair où souffle un air plus chaud,
Monter vers Toi, plus haut, toujours plus haut,
Soleil !...

RHODEIA, *avec une ironie cruelle.*

Sur les ailes de la Chimère ?

ICARE, *frappé par cette inspiration subite.*

Pourquoi non, s'il le faut?
Si le ciel me sourit et l'Amour me protège ?
J'irai, je franchirai les montagnes de neige,
Les cavernes de feu...
Soutenu par l'espoir et guidé par un dieu,
J'atteindrai la Chimère et lui prendrai ses ailes,
Afin que, soulevé par elles,
Je m'élance, emporté vers le Roi du Matin,
Dans un tourbillon d'étincelles !...
J'irai...

RHODEIA.

Non ! N'y va pas ! Tu tentes le Destin !
La Bête te tuerait au seuil de son repaire !
Reste ! Je t'aimerai...

ICARE.

Je crois en lui. J'espère.
Regarde ! Le voici !

RHODEIA, *avec désespoir.*

Tu ne dois pas l'aimer !
Ne songe plus au feu qui peut te consumer,
Et demande à la Nuit de t'endormir encore !

ICARE, *prêt à s'éloigner et se retournant vers elle avec un lumineux sourire.*

Je ne crains plus la nuit puisque j'ai vu l'aurore.

Il disparaît. Le ciel est d'or sur le verger toujours obscur.

SCÈNE V

Une salle du palais, somptueuse et sombre. Il fait nuit, Dédale est assis dans un haut fauteuil de bronze, la tête inclinée, devant une table couverte de papyrus. Une petite lampe posée sur la table éclaire son visage et laisse dans l'obscurité tout le reste de la pièce où se dressent des statues ébauchées, des machines aux multiples cordages, et une sorte de squelette d'oiseau gigantesque, abandonné dans un coin. — La machine ailée que Dédale rêva et qu'il ne put achever.

Au fond, une lourde tenture dont les plis s'agitent sous les brusques rafales de vent qui font palpiter les ailes humaines inutiles et vaciller la flamme de la petite lampe perdue dans les ténèbres.

DÉDALE.

La lampe va mourir et l'âme va s'éteindre...
C'est bien. O Thanatos, sans espérer, sans craindre,
Je t'entends approcher, enfant toujours voilé!
C'est toi. Je te devine et je me sens frôlé

Par ta petite main se posant sur ma tête...
Voici l'heure... Et depuis cent ans que je m'apprête
A te voir m'appeler pour me conduire ailleurs,
— Vers un destin plus sombre ou des destins meilleurs,
Je n'avais pas pensé que ce fût si facile,
Mourir ! Comme il fait noir ! Tout dort, tout est tranquille...
Et tout me paraît vain, tout semble indifférent !...
Hier, j'étais ivre encor. Cette nuit, en mourant,
Mon esprit redevient plus calme et plus paisible,
Et mon âme plus simple... O mon guide invisible,
Endors-moi pour jamais d'un sommeil très profond !...
Oui. La lampe s'éteint. L'univers se confond
Dans la brume qui va s'épaississant encore...
Ah ! Puisses-tu venir me prendre avant l'aurore,
Par cette obscurité douce à mes yeux lassés !
C'est Toi. Je sens déjà tous mes désirs passés,
Mes deuils, mes souvenirs et mes remords sans nombre
Se ternir, s'effacer, disparaître dans l'ombre
Qui monte autour de nous à l'instant de la mort.

S'enfonçant de plus en plus dans ses pensées.

Mais Toi ! Qui donc es-tu, grave envoyé du Sort ?

Quel son aura ta voix et quel est ton visage?
Réponds-moi! De quels dieux portes-tu le message?
Serait-ce la Pitié? Serait-ce la Terreur?
Par quel trop long chemin de silence et d'horreur
T'avances-tu vers moi depuis ces cent années?...
Oh ! Toujours, sous le faix des mêmes Destinées,
La lourde incertitude et le doute écrasant!

Il étend la main pour redresser la mèche de la lampe, puis la laisse retomber.

Comme il tarde à venir, ce sommeil reposant
Du cauchemar absurde et triste de la vie!
Toi qui libéreras ma pensée asservie,
Frère d'Eros, plus triste et plus beau que l'Amour,
Tu souris, Thanatos, maître tardif et sourd!
Ton regard illumine enfin l'ombre indistincte!
Le vent souffle...

Une soudaine rafale de vent soulève la tenture, découvrant un instant le firmament où palpitent, froides et vacillantes, les étoiles lointaines. La lampe baisse de plus en plus. Dans l'obscurité grandit et se précise l'apparition de l'Ephèbe couronné de pavots, évoqué par le rêve de Dédale.

DÉDALE, *tendant les bras vers lui dans un suprême effort pour se relever.*

C'est Toi ?

Il retombe. L'obscurité est complète.

LA VOIX DE THANATOS, *limpide et grave.*

La lampe s'est éteinte...

SCÈNE VI

Un lieu d'immobilité et de silence. — A l'horizon, des glaciers transparents et bleus dressent sur le ciel pâle leurs cimes géométriques aux arêtes vives. Au premier plan, un amas de rochers noirs qui s'écroulent en un chaos surhumain. Nul souffle de vent. Nulle forme de vie végétale : dans l'espace infini, les montagnes de neiges prennent un aspect de mirage.

Icare, vêtu d'une longue tunique, coiffé du pétase et s'appuyant sur un bâton, s'avance péniblement à travers les rochers. Il s'arrête à l'entrée d'une caverne dans l'ombre de laquelle apparaît, imprécise et flamboyante, la Chimère ailée. La voix du monstre au visage de vierge résonne avec une sonorité limpide dans l'air glacé des sommets.

LA CHIMÈRE.

Qui t'a guidé vers moi?

ICARE.

L'Amour.

LA CHIMÈRE.

Par quelle route?

ICARE.

J'ai marché dans la nuit de l'angoisse et du doute.

LA CHIMÈRE.

Sais-tu quel est mon nom?

ICARE.

Chimère.

LA CHIMÈRE.

Et toi?

ICARE.

Désir.

LA CHIMÈRE.

Qu'attends-tu?

ICARE.

La Victoire.

LA CHIMÈRE.

Oses-tu me saisir?
Redoute ma morsure et mes serres cruelles.

ICARE.

Je ne crains pas la Mort.

LA CHIMÈRE.

Et que veux-tu?

ICARE.

Tes ailes.

DEUXIÈME PARTIE

DANS LA LUMIÈRE

SCÈNE PREMIÈRE

Un promontoire de rochers assaillis par les vagues. — Sur le plus haut sommet, Icare se dresse, la tête rejetée en arrière, les bras tendus, soulevé déjà par le vent de mer qui grandit et qui gonfle les ailes fabuleuses. Tour à tour bleues comme le ciel, rouges comme le feu, pourpres comme le crépuscule et fulgurantes comme l'éclair, leurs couleurs s'allument, se croisent, s'éteignent et se raniment dans l'éclatante lumière du matin.

Icare parle. — La voix du Vainqueur de la Chimère résonne avec une allégresse triomphale dans le fracas des flots qui se brisent et la rumeur des vagues qui déferlent.

ICARE.

Je te salue, Animateur !
Dieu qui parcours les espaces immenses,

Et toujours recommences
Ta course infatigable, éternel conducteur
De tes chevaux au pied sonore!
Toi qu'on adore
Et qu'on bénit!...
Qui, dans l'obscurité de l'abîme infini,
Allumes la riante aurore!
O toi qui répands la gaîté
Et l'espérance sur ta route,
Prends-moi! Je m'élance, emporté
Vainqueur de la Chimère et triomphant du doute,
Dans ta clarté...
Je te vois! Tes rayons m'inondent!
L'azur flamboie à mes yeux éblouis!
Soutiens-moi dans l'Ether où tu soutiens les mondes
Sous ton regard épanouis!
Prends-moi! Je viens. Accueille ma prière
Et laisse-moi
Dans le ruissellement des ondes de lumière,
Monter, arriver jusqu'à toi!
Le vent couvre ma voix de sa voix triomphale!...
Ecoute-moi!... Que la rafale

Me soulève assez haut dans l'essor frémissant
De ces ailes de flamme,
Pour que je sente, ô Roi, se consumer mon âme
Dans ton brasier resplendissant!...

SCÈNE II

Le ciel. — Le vol tournoyant des oiseaux, le passage rapide des nuages légers, le vent qui passe, les rayons qui glissent, — le frémissement de la lumière...

En bas, la Mer de Crète, les alcyons rasant les flots, les rochers noirs émergeant de l'écume argentée, la transparence des eaux profondes où s'abritent les Sirènes et leurs fantastiques palais sous-marins devinés à travers l'ondulation des vagues. — Les queues aux écailles chatoyantes resplendissent au soleil, les torses ruisselants d'eau se soulèvent, les bras hâlés se tendent, les lourdes chevelures traînent dans leurs boucles dénouées tous les trésors inconnus des abîmes. — Dans le silence sonore, les voix des Filles de la Mer montent jusqu'à Icare dont le vol, d'abord très lent, s'accélère peu à peu.

CHŒUR DES SIRÈNES

Viens à nous! Viens à nous! Détourne tes regards
De l'énorme Empyrée où les astres hagards

Roulent, éperdus, dans l'espace ;
Où, laissant un sillage éblouissant et clair
Dans le nuage obscur et menaçant, l'éclair
S'allume, resplendit et passe.

Dans la rafale ardente, au ciel étincelant,
Tu montes, plein d'espoir, d'un trop rapide élan,
Vers les étoiles trop lointaines,
Emporté par ton rêve impossible et fervent,
Tu montes, oublieux, vainqueur !... Déjà le vent
Lasse tes ailes incertaines !

Plus haut! Toujours plus haut! D'un vol fougueux et sûr
Tu vas jusqu'au Soleil ! Tu baignes dans l'azur
De l'air qui frémit et s'embrase !
Sans craindre de tomber dans l'abîme inconnu,
Vers le Roi flamboyant tu montes, soutenu
Par la lumière et par l'extase !

Tu tends les bras vers lui ! Tu regardes les cieux !
Ah ! Crains que sa splendeur n'éblouisse tes yeux,

Que sa flamme ne te dévore !
Qu'un brusque tourbillon ne t'emporte au delà
Des mondes où jamais le jour ne ruissela,
Que jamais n'embellit l'aurore !

Le dieu ne peut t'aimer car l'amour est humain !
Tu l'appelles ! Il va poursuivant, son chemin
Sur son harmonieux quadrige !
Il ne t'écoute pas ! Tu t'élances en vain !
Et tu retomberas de l'Ouranos divin
Pris d'épouvante et de vertige !

Viens à nous ! Redescends ! Il en est temps encor !
Arrête pour nous voir ton épuisant essor
A travers la flamme et les nues !
Descends ! Puisque le vent fait résonner nos voix,
Puisque nous t'appelons, et puisque tu nous vois
T'implorer, lascives et nues !

Viens ! Tu reposeras au fond de nos palais,
Sous des voûtes d'albâtre où tremblent des reflets

De coraux, de nacre et de perles,
Dans le bleu crépuscule aux mourantes couleurs,
Tu dormiras, couché sur les étranges fleurs
Qu'apportent les flots qui déferlent !

Crois-nous ! Tu règneras sur nos calmes séjours.
Il n'est pas de bonheur plus grand que nos amours
Ni plus profond que nos sourires.
Tout le ciel se reflète en nos yeux de saphir.
Pour assoupir Borée ou réveiller Zéphir,
Il suffit du son de nos lyres.

Nos chants ont la douceur des tièdes nuits d'été.
Nos lamentations troublent l'immensité
Les soirs d'effrois et de détresses.
Et nos corps onduleux de l'abîme émergeant
Resplendissent parmi les écumes d'argent,
Sous les rayons qui nous caressent !

Les gemmes de la mer brillent dans nos cheveux...
Viens ! Nous te supplions ! Viens à nous si tu veux

Connaître la molle harmonie
Et l'obscure fraîcheur des grottes de cristal
Qu'éclaire, sous les feux du ciel oriental,
Une lueur indéfinie.

La vie a plus d'horreurs que le gouffre des mers
N'a de monstres errants dans ses replis amers,
Elle a moins de beautés sereines...
Oubliant Hélios et ton vol insensé,
Tu vivras sans tristesse et sans rêve, enlacé
Par les bras souples des Sirènes...

Nous te délivrerons de l'éternel désir,
Des Songes fugitifs que tu voulais saisir,
Des espérances éphémères !
Ne monte pas plus haut ! L'Ether va s'enflammer !
Et la moindre étincelle, enfant, peut consumer
L'aile fragile des Chimères.

Viens ! Notre grave amour est semblable à la Mort.
Comme elle sans pitié, comme elle sans remord,

Il est aussi morne et sublime,
Et joint les voluptés enivrantes des flots,
Les baisers de la vague et ses âpres sanglots
Aux épouvantes de l'abîme!

ICARE, *montant toujours.*

Je t'adore et je crois en toi,
Hélios!... Cet appel qui monte jusqu'à moi,
Ce chant perfide des Sirènes,
Ne peut ralentir mon essor!
Plus que la vague aux miroitements d'or,
Plus que le glauque abri des profondeurs sereines,
Plus que l'hymne sonore et triste des flots bleus,
Que l'hymne fauve de l'orage,
Tu m'attires, Soleil, Roi bienveillant des dieux,
Que nul ombre ne décourage
Et ne peut arrêter jamais...
O toi qui dores les sommets
Et dont s'éclairent les vallées!
O Généreux! Ouranide au grand cœur

Qui diriges le cours des sphères étoilées !
Archer vainqueur
Qui brilles à travers les nues !
Que vaut l'enivrement des amours inconnues
Que les Sirènes ont chanté,
Auprès de ton amour, auprès de ta clarté
Qui sur nous s'épanche et ruisselle
Universelle ?
Ta pitié calme la douleur,
Caressant à la fois la poussière et la fleur,
Tu nous souris, ô Porte-lyre !
Et ton sourire
Illumine jusqu'au malheur !
Je t'aime, Dieu Soleil, et je sais que tu m'aimes !
Tous les siècles te crient leurs adorations,
Ils passent; tes rayons restent toujours les mêmes,
L'avenir bénira tes apparitions !
Depuis les constellations
Jusqu'à l'homme qui pleure et l'arbre qui végète,
Tout t'appartient, tout te salue, ô Musagète !
Et chaque voix s'ajoute à l'innombrable chant
Qui te suit, de l'aube au couchant,

Lorsque dans ta course infinie,
Avec la même joie, avec le même amour,
Tu répands sur nous tour à tour
Des torrents de lumière et des flots d'harmonie !

Le chant des Sirènes s'affaiblit, décroît, finit par se confondre avec la sourde rumeur des vagues. — Le vent grandit. Sa voix sifflante résonne maintenant aux oreilles d'Icare qu'il emporte, comme un appel impérieux.

CHŒUR DES VENTS

Triomphateur des airs, viens ! Nous sommes les Vents,
Les dieux fauves et décevants
Qui passons dans la nuit en semant la tempête !
Que rien n'apaise et rien n'arrête !
Les démons destructeurs des fragiles espoirs,
Maîtres de la mer aux flots noirs
Et du ciel orageux et des forces humaines !
Enfant, viens où les Vents te mènent !

Sache vouloir encore et vouloir sans effroi !
Viens avec nous, tu seras Roi !
Vers les trésors, vers les plaisirs, vers les conquêtes,
Viens avec nous !

ICARE.

Je viens à toi,
Soleil, au milieu des tempêtes !

Il continue à monter. Le soleil brille sur les flots infiniment bleus. Des barques passent, les mâts enguirlandés de fleurs, allant vers Cythère. Une troupe de colombes consacrées à Aphrodite effleure Icare d'un frémissement d'ailes légères et parfumées. Des fragments d'hymnes rapides et joyeux lui arrivent avec le son lointain des lyres. Une odeur d'aromates se répand dans l'air.

HYMNE DE CYTHÈRE

Voici revenir les oiseaux !
— Les flots apaisent leurs colères, —

Voici revenir les galères,
Les navires aux voiles claires
Et les trirèmes sur les eaux!
Le Printemps sourit à la terre.
Voici revenir les oiseaux
Vers l'Ile heureuse de Cythère!

Le battement des rames d'or
Cadence le profond silence,
Et Zéphyr avec indolence
Pousse la barque qui s'élance
Vers Cythère invisible encor!
Les passereaux volent, rapides.
Le battement des rames d'or
Se mire dans les flots limpides...

Le chant devient de plus en plus fort. La ville de Kypris apparaît, lumineuse et blanche, dans la ceinture argentée des petites vagues. Des jardins s'étagent au flanc des collines; des cyprès lèvent leur pointe noire parmi les orangers chargés de fruits. Des cascades de fleurs descendent des rochers; des pins se penchent vers la mer qui les reflète; des fontaines resplendissent dans des vasques de marbre. Autour

du temple, la procession des prêtresses se déroule. Les barques, dans le port, se balancent au vent sur une eau semée de feuilles de roses.

Dans les cieux transparents et bleus,
Voici des palais qui se dressent!
Voici le jardin des Prêtresses!
Voici la Ville des caresses
Et des beaux songes fabuleux!
Voici la Ville des Sourires!
Dans les cieux transparents et bleus,
Écoutez les chants et les lyres!

Respirez l'odeur de l'encens!
Près des sources jamais taries,
Sous les colonnades fleuries,
Voici les blanches théories
De vierges et d'adolescents!
Les flammes des parfums s'élèvent.
Respirez l'odeur de l'encens
Flottant sur le temple des Rêves...

D'où viens-tu? Toi qui fends les airs
Soulevé par ces larges ailes?
T'élances-tu, porté sur elles,
Vers les délices éternelles
De l'Olympe entouré d'éclairs?
Quel amour divin te réclame?
D'où viens-tu? Toi qui fends les airs
Porté par ces ailes de flamme?

Es-tu l'un des dieux souverains
Qui retourne dans l'Empyrée?
Veux-tu regagner la contrée
Où sur une cime dorée
Siègent les Rois toujours sereins?
Ouvrant tes ailes inconnues,
Es-tu l'un des dieux souverains
Qui remonte à travers les nues?

Mais l'Olympe est encor lointain!
Arrête ta course inutile!
Tourne tes regards vers notre île!

Vois briller le jardin fertile
Dans l'azur joyeux du matin !
Si tu n'es qu'un fils de la Terre,
Descends ! L'Olympe encor lointain
N'a pas la beauté de Cythère !

Mais si, Roi du ciel radieux,
Tu retournes vers tes demeures,
Ah ! Repose-toi quelques heures
Dans l'Ile riante des leurres,
Des mensonges insidieux !
Oublie un instant ton domaine
Pour le royaume radieux
D'Aphrodite Anadyomène !

LA VOIX DES VENTS, *impérieuse et sonore.*

Viens avec nous, plutôt ! Nous sommes les démons
Errant dans les antres des monts,
Dans les abîmes pleins d'horreur et de mystère,
Dans les cavernes de la Terre

Qu'illuminent les feux des Géants forgerons !
Suis-nous, Vainqueur ! Nous pénétrons
Les muets souterrains, la profondeur sonore
Dont la rafale seule explore
Les multiples détours et les trésors sacrés !
Suis-nous ! Les joyaux ignorés
Palpitent dans la nuit comme l'œil des Génies...
Les richesses indéfinies
Des temples écroulés sous la fureur des Vents,
Les épaves des flots mouvants,
Les trésors des volcans où les gemmes mûrissent,
Fleurs des flammes dévoratrices,
Où le rubis s'allume, où la topaze naît,
Le Vent les dénombre ! Il connaît
Les montagnes de neige où se forment l'opale,
Les grottes d'ambre au reflet pâle,
Les palais fabuleux gardés par les Dragons,
La porte aux formidables gonds
Qui conduit au pays des grandes émeraudes !...
Les Vents mystérieux qui rôdent
Du noir Septentrion au suffocant Midi,
Dans la tempête qui grandit,

T'emporteront plus loin que la Mer Ténébreuse,
Vers les rives de l'Ile heureuse,
Où la vague riante et chantante s'endort
Sur les plages de sable d'or !
Viens ! Notre souffle énorme et rugissant balance,
Dans le désert plein de silence,
Les palmiers dont les fruits sont de vivants joyaux !
Au fond des sépulcres royaux
Nous avons vu briller, aux feux des lampadaires,
L'anneau des gemmes légendaires
Qui donnent le bonheur, la force, et la santé !
Viens ! Suis-nous dans l'immensité,
Roi de plus de splendeurs que le ciel n'a d'étoiles !
Viens ! Le vent hurle dans les voiles !
Éole, Boréas, Aquilon et Zéphyr,
De Golconde au lointain Ophir,
Nous soutiendrons ton vol d'un souffle de rafale !
Viens ! Suis-nous ! L'heure est triomphale !
Écoute les démons indomptés et hardis,
Leurs voix âpres dans l'air sonore !

ICARE.

Toi seul es beau, Soleil, et toi seul resplendis
De tous les joyaux de l'aurore!

Il a dépassé Cythère. A la hauteur où il est parvenu, il domine maintenant toute l'Hellade, avec ses îles, ses cités, ses rochers, ses péninsules et ses montagnes. La mer Egée scintille dans la lumière, les Cyclades émergent des flots l'une après l'autre, pareilles à un chœur d'Océanides pétrifiées dans leur danse par quelque subite apparition méduséenne. Plus loin, c'est la masse rocheuse du Péloponèse, l'Attique ensoleillée, les Sporades, et plus loin encore, au delà de Samos et de Lesbos, la Troade, les colonies, ioniennes, l'Asie... De tous les points de l'horizon, des appels, d'abord confus, puis de plus en plus forts, parviennent à Icare et finissent par étouffer la voix stridente des Vents.

CHŒUR DES PEUPLES

Toi qui troubles la paix du ciel inviolé,
Salut, ô voyageur errant dans les nuages,

Rival des aigles noirs, triomphateur ailé,
Plus grand que les Héros vivant aux anciens âges,
Et que les Dieux régnant sur l'Olympe étoilé!

Salut, toi qui poursuis ta route
Dans l'Ether ivre de clartés!
Nous t'appelons! Arrête! Écoute
Nos chœurs, nos appels emportés
Dans la rafale qui s'élève,
Nos cris qui montent jusqu'à toi!
Viens à nous! Ta course s'achève!
Descends vers nous! Tu seras Roi!

Nous t'adorons, ô toi dont les ailes hautaines
Font la nuit un instant sur les blancs Parthénons!
Viens régner à jamais sur la splendide Athènes,
Sur les jeunes cités des îles aux beaux noms
Riant au vain assaut des vagues incertaines!

Regarde la sainte Délos,
L'harmonieuse Salamine

Se dressant au milieu des flots
Qu'un ciel toujours pur illumine!
Paros au marbre flamboyant,
Andros, Sériphos, Mithylène,
Naxos où le Dieu d'Orient
Sourit à la Princesse hellène!

Entre la mer immense et l'infini du ciel,
Vois les Sporades d'or que l'azur environne,
Et dans l'air où la brise a la saveur du miel
Vois, pareilles aux fleurs d'une double couronne,
Les Cyclades flotter sur l'abîme éternel!

Viens! Ces îles sont ton empire!
Tout t'appartient, audacieux!
A toi le peuple qui respire
Sous le plus limpide des cieux!
A toi la lumineuse Attique
Chère aux abeilles de l'été,
Sparte et sa grandeur despotique,
Et Corinthe et sa volupté!

Viens! Premier conquérant des ailes surhumaines!
Tu nous révéleras ton effrayant secret,
Comment les Vents soumis à ton désir te mènent
Aux lieux illimités où le Soleil paraît,
D'où les Olympiens contemplent leurs domaines!

Les Hommes ailés seront dieux!
Niké, leur sœur et leur amante,
Guidera leur vol dans les cieux
Par le calme et par la tourmente!
Et les Immortels effarés
Verront les captifs de la Terre
S'élancer, enfin libérés,
A la conquête du mystère!

Les poètes divins chanteront ta beauté,
Tes yeux qu'ont ébloui les aubes inconnues,
Et l'asservissement de l'élément dompté
Quand tu passes, vainqueur de l'orage et des nues,
Faisant dans l'air qui vibre un remous de clarté!

Des chants célébreront ta gloire
Dans les jeux et dans les festins!
Nous glorifierons ta victoire
Et la défaite des Destins!
Le mal ne sera plus à craindre :
Nous t'élèverons des autels,
Et les aurores qui vont poindre
Verront pâlir les Immortels!

Tu seras l'Homme-Dieu qu'adoreront les foules,
Plus grave que la Nuit, plus beau que le Soleil,
Et, couchés sous tes pieds, les peuples que tu foules
Béniront ta venue en un hymne pareil
Au chœur océanique et sourd des grandes houles!

La Joie, esclave des puissants,
T'offrira l'antique ambroisie,
L'orgueil t'enivrera d'encens
Et des aromates d'Asie!
Pour l'Hellène tu seras Roi
Et pour le Barbare, invincible!

On verra tomber devant toi
Les bornes sombres du Possible!

L'intarissable amour inondera ton cœur.
Devant tes ailes d'or plus grandes que ses ailes,
Eros en souriant te dira son vainqueur.
Abandonnant les dieux, les Muses éternelles
Chanteront pour toi seul leur ineffable chœur.

Viens! Le bonheur n'aura pas d'ombre
Ni de regrets le souvenir!
Et vers toi les Heures sans nombre,
Du Passé jusqu'à l'Avenir,
Viendront, les mains pleines de roses!
Plus d'accablement anxieux!
L'esprit pénétrera les causes,
La pensée atteindra les cieux!

Prométhée a donné la flamme et l'espérance
Aux êtres que domptait l'âpre Fatalité.
Après lui, dans le monde où gémit la souffrance,

Bakkhos porta la joie et Kypris la beauté.
C'est à toi d'achever l'immense délivrance!

Salut! Dernier triomphateur!
Dans la paix et dans l'allégresse
Tu régneras, dominateur
De tous les peuples de la Grèce!
Viens! Tu resplendiras pareil
Aux Dieux qu'on craint et qu'on implore,
Sous les rayons pris au Soleil,
Sous la pourpre prise à l'Aurore!

Viens! Et peut-être alors, quand les cieux entr'ouverts
Verront avec stupeur nos ailes surhumaines,
Pourrons-nous dans la nuit des temps toujours divers
Connaître enfin les lois et les forces qui mènent
Le cours tumultueux des lointains Univers!

Peut-être la grande Epouvante
Devra disparaître à son tour
Dans l'aube joyeuse et fervente

De la Victoire et de l'Amour!
Peut-être au souffle de tes ailes
La Mort, laissant tomber sa faux,
Dans les ténèbres éternelles
Fuira les Vivants triomphaux!

Viens! Le chant de l'Hellade et le chant de la Terre
Glorifieront alors ton courage divin!
Viens! Cesse de planer dans l'azur solitaire,
Donne-nous le Secret sans qui l'espoir est vain,
Et délivre nos cœurs de l'effroi du Mystère!

L'air devient de plus en plus brûlant. La terre s'enfonce dans le vide lumineux; Icare ne distingue plus qu'à peine la forme de ses montagnes et le contour de ses mers. C'est maintenant la solitude des espaces sans fin, plus haut que les oiseaux, plus haut que les nuages. Dans l'éblouissement presque douloureux de la clarté, des étincelles s'allument, des rayons passent, se croisent, se perdent, vibrations éphémères de la vie éternelle. Chaque battement des ailes de la Chimère rapproche Icare du Soleil dont l'orbe resplendit au sommet de l'horizon.

CHŒUR DES VENTS

Viens avec nous, plutôt! Le chœur humain s'est tu!
Le monde est à toi! Que veux-tu?
Les villes de l'orgueil ou celles de la joie,
Memphis dont le temple flamboie,
Tyr, Balbek formidable, Ombos, Gomorrhe, Assur,
Ninive aux coupoles d'azur
Ou Babel dont les tours font la nuit sur la terre?
Veux-tu les hordes de la guerre
Pareilles aux flots noirs des houleux Océans?
Veux-tu les pays des Géants,
Les déserts de la neige ou les déserts du sable?
L'Ether jadis infranchissable
Que ne trouble jamais le souffle des typhons,
Et les espaces si profonds
Qu'en regardant de loin leurs poussières mouvantes,
Les Dieux eux-mêmes s'épouvantent?
Veux-tu le peuple heureux et fugace des airs?
Les nuages et les éclairs?

Ou, dans les cieux tournant sur d'énormes pilastres,
L'empire fulgurant des astres?
Veux-tu Cassiopée, Electre, Aldébaran,
L'essaim des Pléiades errant
Avec le Sagittaire, avec les Dioscures?
Kypris, splendeur des nuits obscures,
Ou le Chariot divin fidèle de l'Occident?
Viens! Suis-nous dans le ciel ardent!
Viens cueillir, dans l'horreur des ténèbres premières
Les fleurs de feux et de lumières
Que rien ne peut éteindre et rien ne peut flétrir!
Suis-nous! L'Ouranos va s'ouvrir!
Les Vents impatients t'emportent sur les ailes
Vers les étoiles éternelles!

ICARE.

Qu'importe l'univers,
Soleil, à qui voit ton sourire?
Sirènes, chants d'orgueil, de fièvre et de délire,
Peuples! Je n'entends plus vos cris toujours divers!

Vents qui dans le calme des airs
Faites vibrer d'effroi les cordes de la Lyre
Et palpiter les voiles noirs
De la Vierge debout au fond des cieux énormes !
Je ne vous entends plus ! Et vous, flambeaux des soirs,
Lueurs des pénombres sans bornes,
Etoiles qui veillez lorsque les cieux s'endorment,
Astres, fruits d'or tombés de l'arbre de la Nuit,
Nébuleuses sortant des brumes condensées,
Comètes, peuple errant qui passe et qui s'enfuit,
Plus fugace que des pensées
Presqu'effacées,
Mes yeux ne vous voient plus ! Je ne vois plus que Lui,
Le seul Soleil dont la lumière
Fasse naître la joie et naître la prière
Dans l'univers pacifié
Par le doux regard de l'aurore !
Je viens à toi, Soleil ! J'ai tout sacrifié !
Et je voudrais connaître encore
Des mondes plus nombreux, de plus grandes amours,
D'autres trésors, d'autres tendresses,
D'autres ivresses,

Pour les sacrifier ! Pour rejeter toujours
Ces fardeaux convoités des voluptés mortelles,
Dont s'appesantiraient les ailes
Qui me soulèvent jusqu'à toi !
J'approche... Ta douceur immense me convie,
Ta lumière pénètre en moi !
Soleil ! Je viens ! Puisque ma vie
N'est qu'un rapide instant de ton éternité,
Puisque mon âme
Ne fut qu'une étincelle errante de ta flamme,
Qu'un rayon obscurci de ta divinité,
Prends-moi ! Je voudrais disparaître,
M'anéantir dans ta clarté,
Mourir en toi ! Plonger dans les sources de l'Etre !
Renaître, m'embraser et m'abîmer encor
Dans ta splendeur dévoratrice,
Echapper au désir, à l'espérance, au Sort,
Et savourer l'extase ardente de la mort
Libératrice !

LA VOIX MENACANTE DES VENTS.

Malheur à toi ! Malheur à toi ! Malheur à toi !
Insensé ! La chaleur s'accroît !
Les rayons, flèches d'or, aveuglent tes prunelles !
Va jusqu'aux flammes éternelles !
Atteins celui pour qui tu dédaignes nos voix !
Atteins-le ! Celui que tu vois
Poursuivre dans les cieux sa course indifférente !
Bientôt la clarté fulgurante
Consumera ton aile ! Ah ! Tu fermes les yeux !
Non ! Monte encore, audacieux !
Va ! Ne te lasse point ! Sois fort ! Ton vol s'élève
Vers l'impassible firmament !
Monte ! Et connais enfin dans la douleur trop brève,
Du dernier éblouissement,
La désillusion d'avoir atteint ton rêve !

Un silence. Il monte toujours, aveuglé, défaillant. On ne voit plus la terre. Tout s'est tu. Le ciel est un océan de flammes déferlantes dans lequel Icare

plonge, avec une ferveur de plus en plus enivrée. La chaleur devient intolérable.

ICARE.

Toujours plus loin ! Toujours plus haut !
Mes ailes ploient !
J'étouffe dans cet air trop chaud
Où des cercles de flamme et des rayons tournoient
Sur un ciel de plus en plus noir !
Hélios ! Secours-moi ! Je ne puis plus te voir !
Viens ! Ne me laisse pas succomber au vertige,
Tomber, sans avoir pu t'atteindre et te bénir !...
Tu viens ! C'est toi ! J'entrevois ton quadrige,
J'entends tes étalons hennir
Dans l'ardeur des courses suprêmes !
Je n'ai jamais douté ! Je savais que tu m'aimes !
Et je sais que tu dois venir
Me prendre, me sauver, m'emporter dans ta flamme !
Hélios ! Tu viens ! Prends mon âme !
Entraîne-moi dans ta clarté !
Ou, si je dois tomber, foudroyé, dans le vide,

Que je connaisse, au moins, dans un instant avide
Le baiser de l'éternité !...

Les ailes de la Chimère s'embrasent. Il tombe.

SCÈNE III

Dans la Mer Egée, sur les bords de l'île qui fut plus tard nommée Icaria.

Le soir vient. — L'amas des rochers polis par les vagues se détache dans la chaude lumière crépusculaire, enveloppé d'une brume dorée qui en efface les contours. La mer est calme à l'infini, avec la transparence glacée des grandes profondeurs. Pas un nuage au ciel, pas une ride sur l'eau décolorée où se reflète le dernier sourire du jour qui décline. — Le silence a cette limpidité qui rend les voix plus sonores ou plus hésitantes. — On ne voit pas le soleil.

Icare est étendu au bord des rochers, sur un lit d'algues. Ses bras s'abandonnent le long de son corps à jamais inerte. — Le sévère visage aux paupières baissées s'incline un peu sur l'épaule ; une expression d'extase sereine, qui lui est nouvelle, idéalise ses traits baignés par la Lumière.

Cependant, une à une, les Océanides, filles de la Mer apaisée et généreuse, sont sorties des abimes, et, s'appuyant aux aspérités du rocher, pleurent silencieusement la mort d'Icare. Leur chant doux et affaibli répond au chœur des Sirènes qui fendent sans bruit la surface molle des eaux, et dont les voix s'élèvent et retombent, monotones comme l'ondulation des vagues, dans la paix douloureuse du soir prêt à descendre.

CHŒUR DES SIRÈNES

Tout est calme. La mer, pacifique, se tait.
C'est l'heure où le Soleil qui tantôt s'arrêtait
Au fond des cieux pleins de sa gloire,
S'incline lentement et tourne vers le Nord
Ses chevaux flamboyants qui se cabrent encor
En redescendant vers l'eau noire.

Le soir vient... Tout est las, les hommes et les dieux.
Une vague pitié semble tomber des cieux
Sur le lourd désespoir des choses ;
Et le Sommeil propice aux douces visions
Effeuille les pavots de ses illusions
Sur les paupières déjà closes.

Le Jour, prêt à mourir, est las d'avoir vécu.
Il livre son visage enfiévré de vaincu
Aux effluves du crépuscule,

Et les rêveurs, surpris par les brumes du soir,
S'arrêtent, détournant le front pour ne pas voir
Leur Espérance qui recule...

C'est l'heure où le Vivant sent approcher la Mort,
Où l'hôte familier et sombre, le Remord,
Franchit le seuil de chaque porte...
L'écrasante fatigue accable les douleurs.
On s'apaise... On se tait... Les corolles des fleurs
Tremblent au vent qui les emporte.

Un jour encor se perd dans l'abîme des jours.
Un jour encor, les dieux furent cruels et sourds
Aux supplications immenses.
Les amours ont déçu, la colère a menti,
Et l'inutile effort de l'homme s'engloutit
Dans les ténèbres qui commencent.

Les vagues qui riaient, blanches, à l'infini,
Offrent leur miroir trouble au ciel déjà terni
Où d'obscures lueurs se traînent.

Le chant des flots se meurt dans l'air silencieux,
Et l'on entend à peine à l'horizon des cieux
Le chœur étouffé des Sirènes...

Dans l'air sonore et pur les voix semblent changer.
C'est l'heure de tristesse où viennent s'allonger
Les ombres des monts sur la terre.
Sur l'âme le regret paraît s'appesantir,
Et l'esprit attentif croit soudain ressentir
L'apparition du Mystère...

Les rires et les pleurs, les rythmes et le bruit
S'éteignent... Les rayons retombent dans la nuit.
La lumière en vain dépensée
Disparaît à jamais dans cette éternité
Où sombrent, chaque jour, la joie et la beauté,
Et la douleur, et la pensée...

Dors ! Demain comme hier, demain comme aujourd'hui
Le jour remplacera le jour qui s'est enfui.
Les vaincus reprendront courage

Pour souffrir de nouveau, pour espérer encor...
Les hommes de nouveau vont combattre le sort,
Les barques combattront l'orage.

L'aurore renaîtra dans les cieux obscurcis
Pour éclairer la peur, les fièvres, les soucis
Et l'espérance inassouvie!
Et toujours, à l'instant où tout va s'endormir,
Au fond des cœurs lassés on entendra gémir
L'inutilité de la Vie!

Le char d'Hélios descend lentement vers la mer qui s'empourpre, dans un tourbillon de poussière incandescente. Bleues, violettes, écarlates, rouges et jaunes, toutes les flammes du couchant embrasent tout l'horizon, où se lèvent des nuées d'orage. Le rocher d'Icaria apparaît plus noir sur ce fond incendié du ciel et des eaux.

CHŒUR DES OCÉANIDES

Silence... Apaisement...
Tristesse des soirs qui retombent

Et pâlissent le firmament...
Déjà se posent les colombes...
Déjà s'éteignent les rayons...
On n'entend plus passer le vol des alcyons.

— Voici le calme Crépuscule!

Quand nous sortons des eaux,
— Nous que la lumière intimide... —
Nos regards apaisent les flots...
Dans notre chevelure humide,
Humbles, nous sanglotons tout bas,
Et sur nos seins brûlants nous appuyons les bras.

—Voici le calme Crépuscule!

Nous, Filles de la Mer,
Nous sommes les douces amies
Qui sortons de l'abîme amer
Et ramenons les accalmies...

Sur les éternels désespoirs
Nous pleurons, tristes sœurs, dans l'air vibrant des soirs

— Voici le calme Crépuscule !

CHŒUR DES SIRÈNES

Toi, repose du moins, à jamais délivré
Des doutes angoissants, du remords enivré
Et des voluptés qui déchirent.
L'impassible Néant t'a repris tout entier
Et tu t'es endormi dans le silence altier
Où toutes nos rumeurs expirent.

Le Temps qui saisit tout ne peut plus te saisir,
Tu ne sentiras plus l'aiguillon du désir,
Ni l'âpre fouet de la souffrance
Faire frémir ta chair et ruisseler ton sang.
Tu n'apercevras plus, mirage éblouissant,
Briller la perfide espérance...

Tu ne chercheras plus, ô vainqueur d'un instant,
A t'élancer encor dans l'azur éclatant
Vers un amour insaisissable !
Tu ne reverras plus, dans les cieux découverts,
Le Soleil éclairer les changeants univers
D'une flamme aussi périssable !

Dors ! Tu ne craindras plus l'ironique Destin !
Dors ! Tu n'entendras plus monter le chant lointain
Des Bacchantes aux voix sonores !
Et la fauve Nature au beau corps effrayant
Ne te poursuivra plus de son regard fuyant
Plein de ténèbres et d'aurores !

Les dieux sont impuissants à troubler ton sommeil.
Tu deviens leur égal, tu deviens leur pareil
Devant la Nuit qui te délivre.
Celui que ton amour inutile implorait,
Même s'il descendait jusqu'à toi, ne pourrait
Te faire de nouveau revivre.

Car le Néant est seul le grand Libérateur.
L'illusion du temps pâlit avec lenteur
Comme un reflet sur la mer sombre.
Tout effort lui revient. Il existe lui seul.
Comme dans les replis étouffants d'un linceul
Il prend l'univers dans son ombre.

Ne plus être est semblable à n'avoir pas été.
Retourne à l'éternelle et morne immensité
Où tout retombe, où tout s'efface,
Comme retombe au fond de l'abîme muet
La vague, dont la courbe énorme remuait
L'eau frémissante à sa surface.

Dors! Le soir va mourir! Les hommes et les dieux
S'efforcent d'échapper aux Destins odieux,
Mais la Mort est l'unique Mère
Qui de ses bras glacés recueille son enfant,
Et dans son manteau noir le berce et le défend
Du souffle ardent de la Chimère!

Le jour qui s'éteindra sera ton dernier jour.
Ta vie et ta douleur, comme un fardeau trop lourd
Qu'on jette à la mer infinie,
Disparaissent au gouffre avide du Néant.
Silence... La clameur du sauvage Océan
Se change au loin en harmonie...

Les lèvres des fiévreux se tendent vers la Mort
Comme vers un flot pur dont la fraîcheur endort
Leur soif toujours inassouvie.
La Mort est l'ombre calme où tout vient s'apaiser.
Et c'est à son étreinte, et c'est à son baiser
Qu'aspire en défaillant la Vie.

CHŒUR DES OCÉANIDES

Enfant... repose en paix...
Nous qui sortons des eaux muettes,
Nous qui sortons des flots épais,
Et des cavernes violettes,

Nous te pleurons, rêveur ailé!
Mais tu n'entendras pas, dans ton songe étoilé,

— Les plaintes des Océanides...

A quoi bon souhaiter
Le ciel que tu ne pus atteindre?
A quoi bon vouloir y monter?
Le jour lumineux va s'éteindre :
Tu n'as pas connu ses douceurs,
Et tu ne verras pas pleurer les blondes sœurs,

— Les pieuses Océanides...

Dors! Tu n'as pas vécu!
Tu n'as fait que poursuivre un rêve!
La réalité t'a vaincu.
Dors en paix! La clarté s'achève...
— Le Soleil redescend des cieux. —
Tu ne sentiras pas se poser sur tes yeux

— Les lèvres des Océanides...

Les nuées grandissent dans le ciel de plus en plus rouge. Le char d'Hélios va plonger dans la mer. Mais retenant ses chevaux impatients du mors, le Dieu arrête son quadrige au bord du rocher d'Icaria. Immobile, le Roi toujours jeune, l'aurige aux cheveux d'or, Celui dont les yeux clairs voient l'infini des temps et des choses, Hélios-Hypérionade se dresse sur l'horizon fulgurant. Le chœur des Océanides se meurt. Tout semble angoissé par une attente silencieuse.

HÉLIOS.

Ce n'est pas au Néant que tout doit aboutir.
Ma splendeur qui décroît ne va pas s'engloutir
Au fond des cieux muets, étouffants et funèbres.
La lumière jamais ne meurt dans les ténèbres.
Les univers fuyants, les rayons voyageurs,
Les blancheurs du matin succédant aux rougeurs
Du soir enseveli dans les voiles de l'ombre,
Le tourbillon des temps sur les astres sans nombre
Recommencent toujours sans jamais se lasser.
À l'heure où sa clarté va bientôt s'effacer,
Le Jour agonisant reste sûr de renaître.
La flamme dévorante et joyeuse de l'Être

Résiste au souffle froid des lèvres de la Nuit.
La Mort n'interrompt point l'œuvre qui se poursuit
Malgré les avatars et la métamorphoses.
Le songe obscur du monde, et de l'homme, et des choses
Roulés par le torrent impétueux des jours,
Ne s'arrête jamais en s'altérant toujours.
Sans s'épuiser, la force agite la Matière,
La fleur en d'autres fleurs revivra tout entière.
D'autres soleils naîtront au sein du firmament.
La Mort mystérieuse et noire est le ferment
Du monde frémissant qui ressuscite en elle.
C'est l'aiguillon sacré de la Vie éternelle
Qui, par d'autres moyens, sous des aspects divers,
Au milieu d'autres temps et d'autres univers,
Avec la même ardeur poursuit le même rêve.
Rien ne s'éteint. Rien ne se tait. Rien ne s'achève.
Le passé qui n'est plus revit dans l'avenir.
Qu'importe que la Mort efface un souvenir
Si l'être se transforme et l'effort recommence ?
Oui, la douleur est grande. Oui, le mal est immense.
Mais il se transfigure en mon éternité.
L'incendie et l'éclair répandent la clarté,

La souffrance affolante et furieuse enivre,
Tout se mêle et s'unit dans une ardeur de vivre
Où le cri de terreur se change en un cri d'amour.

Gloire à l'effort humain vers la beauté du Jour!
Gloire à celui qui croit! Gloire à celui qui songe!
Gloire à celui qui veut s'évader du mensonge!
Gloire à celui qui tente, en un suprême élan,
De monter jusqu'au ciel lumineux et brûlant
Vers le rayonnement des clartés immortelles!
Qu'importe que la flamme ait consumé ses ailes,
Qu'il s'abatte, brisé, vaincu, dans l'Océan?
C'est peut-être à l'oubli, ce n'est pas au Néant
Que revient un effort noblement inutile.
Le sacrifice obscur n'est jamais infertile.
L'astre qui se résigne à tomber dans la nuit
Voit d'autres univers qui s'embrasent par lui,
Et c'est le même feu qui toujours étincelle!

Il s'incline vers Icare. Le visage de l'éphèbe et celui du dieu semblent tout à coup étrangement pareils, empreints de la même sérénité lumineuse où la mort et la vie se confondent en un seul mystère

infiniment consolateur. Les Sirènes et les Océanides sont disparues. Le rougeoiement du soir va s'éteindre. Les lueurs du soleil, en se mêlant à l'ombre, forment dans le ciel une zone indécise où la nuit s'unit à la lumière. Le silence a la solennité d'un hymne.

Dors! Ton âme retourne à l'âme universelle
Dont le fleuve mouvant traverse l'infini!
Tu n'as point vu pâlir le ciel déjà terni,
Et dans l'enivrement d'un matin qui flamboie
Ta mort fut une immense et fulgurante joie!

Dors! Héros confiant dans la splendeur du ciel!
Moi qui suis l'Absolu, moi qui suis l'Eternel,
Moi qui pénètre tout et sais tout, je t'envie,
Puisque l'homme qui peut sacrifier sa vie
Est plus grand que le dieu qu'il aime et qu'il attend.
Je ne puis que régner... Dans l'air moins éclatant
Les lueurs du couchant se sont diminuées.
Mais avant que j'enfonce au milieu des nuées,
Reçois, dans la ferveur du soir encor vermeil,
Le baiser triomphal et triste du Soleil...

Le char plonge dans l'eau sonore. La nuit monte, limpide et froide, illuminée par d'innombrables étoiles qui s'allument l'une après l'autre sur la mer apaisée où se dédoublent leurs flammes. Tout est silencieux et tout semble éternel...

FIN

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

Le Labyrinthe de Crète.

DEUXIÈME PARTIE

Dans la Lumière.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

Société Moderne d'Impressions, 35, Rue Mazarine, Paris. — 767.